Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 23 (1955)
Heft: 5

Artikel: Solaire [fin]
Autor: Provence, Pierre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-569294

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SOLAIRE *Fin*

Nouvelle de Pierre Provence

Le soir venu, je rejoignis le Balcon de la Méditerrannée.

Dans la salle, dallée d'azulejos, tous les amis de Francisco étaient au courant de son départ. Ils l'enviaient et me donnaient de grandes tapes amicales dans le dos en me souhaitant bonne chance. L'optimisme, aidé par le vin chaud et l'atmosphère, revenait. Mais je ne pouvais m'empêcher de regarder Bianca. Elle était dans un coin, seule, les mains croisées, les yeux tristes. Je voulais lui parler, m'excuser d'une résolution, si soudaine de Francisco, lui dire qu'il reviendrait vite, que c'était une question de quelques mois. A quoi bon? Les femmes savent d'avance la Vérité. Elles découvrent rapidement nos raisons secrètes. Elle, elle acceptait. Toute sa vie était une longue résignation: son travail, les baisers qu'elle offrait à Francisco et que celui-ci ne rendait pas, attendant seulement l'heure du mariage. Elle attendrait et pendant ce temps, continuerait à couper les feuilles tannées. Tandis que la bouteille de vin repassait de main en main, un danseur blême s'élança sur la piste. Il dansa jusqu'à épuisement, mimant dans le fandanguillo, l'amour, la colère et la jalousie. Puis il s'écroula sur la chaise.

Les lumières s'éteignirent. L'orchestre, composé de quelques garçons du pays, attaqua un air que j'avais entendu fredonner sur les bancs quand la foule prenait le frais les soirs de grande chaleur.

Francisco apparut.

Le rythme de la vague devait demeurer en lui car il tenait les jambes écartées comme sur un pont imaginaire. Ses camarades l'applaudirent. Il baissa la tête et une mèche de cheveux barra son front.

Alors il chanta une petite chanson, née dans les faubourgs de Barcelone. Il chantait avec son coeur en regardant la porte et au delà.

J'ai connu bien des voix, ému, à chaque fois que je les entendais par leur sympathie paresseuse ou par leur oppression. Aucune, comme celle-ci ne me laissa l'impression d'être une âme. La sienne appartenait encore à l'enfance; elle en portait les douleurs.

Elle s'arrêtait, respirait, puis repartait sur une note cassée délivrant de leur prisons noires et sales une multitude d'enfants, réunissant par la main tous ceux qui voulaient être heureux, dans une ronde autour de la Terre.

La foule des touristes élégants goûtait le charme de la chanson. Au bar des hommes s'arrêtaient de boire. Des femmes détaillaient cet adolescent qui dans l'ombre cueillait une rose scintillante des mille gouttes de la dernière pluie et l'offrait à une impossible amante.

Je ne regardais plus Bianca. J'étais heureux. N'étais-je pas l'ami de ce grand garçon magnifique et grave? N'étais-je pas le seul, à qui il mettait le bras sur l'épaule, le seul à l'accompagner dans ses silences où il suivait le vol des oiseaux et des nuages se dirigeant vers les vignes?

Sa voix restait en moi et poussait des portes jusqu'alors interdites . . .

Je ne pris pas garde à l'entrée de quelques hommes, juste à la fin de la chanson de Francisco. Je me retournai seulement au bruit des chaises.

C'était une partie des équipages qui ce matin avaient empli le port. Ils étaient en bordée, parlant haut et fort. Ils demandaient à boire.

Pour couvrir le bruit de leur voix, l'orchestre joua un paso-doble.

A ce moment, je me rendis compte que quelque chose se passait.

Un de ces hommes s'était levé et se dirigeait vers Bianca. Je la voyais refuser éperdument. Mais l'homme était tenace. Il voulait danser. Elle luttait, sentant qu'il lui fallait rester libre, que le départ de Francisco n'était pas une raison pour que sa vie changeât. Elle pressentait un grand danger. Si elle avait été seule elle aurait peut-être gagné avec ce gros homme qui lui demandait quelque chose. Mais, ici, elle avait peur du scandale et de ses conséquences.

Alors, ses forces s'amenuisèrent et elle céda. L'homme se retourna vers ses camarades, cligna de l'oeil et il entraina Bianca sur la piste de danse. —

Elle appuya ses petites mains sur le gros bras qui l'enlaçait.

L'Américain était saoul et dansait mal. Au début, il lui parla doucement puis la colère le prit. Sans doute voulait-il d'elle quelque chose de pire que la danse. Sous les muscles qui serraient sa taille Bianca ressemblait à une plante se débattant avec l'orage.

Alors, l'homme se pencha et l'embrassa avec une passion de plante dévoreuse.

Je tournai la tête. Dans la salle, le silence s'était fait. Nous nous étions levés et les Américains aussi. Francisco apparut. Il repoussa les couples qui s'étaient arrêtés de danser, et il fut devant l'homme. Alors se livra une grande bataille.

Il se battait à la loyale mais l'Américain, une brute qui devait vivre avec le bruit des macihnes dans sa tête, frappait fort dans le ventre. A chaque fois le visage de Francisco devenait pâle.

Un coup dans la machoire emplit sa bouche de sang. Une dent devait être déchaussée.

Dans la bagarre, la chemise de l'Américain était sortie du pantalon. Je voyais le ventre lourd, respirant par saccade; un ventre crèmeux, roulé par les eaux. Je ne sais si c'est le contact de ce ventre qui lui fut odieux mais Francisco ferma les yeux.

L'autre en profita pour lui asséner un grand coup sur la tête qui le laissa, sans connaissance, les deux poings sur le sol, les cheveux en désordre et la bouche tordue par la souffrance.

La salle s'était vidée peu à peu. Seuls demeuraient le danseur espagnol, Bianca, les yeux agrandis par tout ce qu'elle voyait, les Américains et notre petit groupe.

L'homme se releva. Il était dégrisé. Il partit après avoir craché parterre.

Nous étions dans un silence effrayant, croyant à peine à ce qui venait se passer. Je ne réagissais pas. Pépé et deux autres se précipitèrent pour soulever Francisco. Ils l'emportèrent suivis par Bianca. Dans la salle, maintenant vide, je restai seul quelques instants sous une lumière avare. Puis je sortis. Au loin, les hommes portaient le corps. Les deux bras de Francisco pendaient et traînaient jusqu'à terre. Les cercles lumineux des réverbères éclairaient de temps en temps sa tête.

Quand j'arrivai chez lui, la chambre était pleine de gens qui parlaient à voix basse et tristement. On apportait des serviettes et de l'eau froide. De plein pied, Bianca accomplissait son rôle de femme fait d'agitation et de guet pour le moindre soupir de celui qu'elle aimait. Si on lui avait demandé sa vie, à ce moment, elle l'eût donnée.

Lui, étendu sur le lit, geignait doucement comme un enfant. Portant la main à sa tête, où un bloc de souffrance semblait s'être calé il retrouvait celle de Bianca et la recouvrait entièrement. Alors la poitrine de Bianca se soulevait et elle laissait sa main dans cette position attendant une autre plainte. Le silence les mariait.

Les gens se retirèrent. Moi aussi. J'étais devenu subitement un étranger inutile.

Dehors il pleuvait et il n'y avait plus personne. Je restai dans l'ombre d'une porte regardant désespérément le carré de lumière.

Derrière ces vitres, je sentais, la petite fille de la mer et du soleil, penchée sur Francisco.

Tout ce qu'elle n'avait pas pu lui dire, quand il lui apprit son départ, elle devait le confier à ses oreilles bourdonnantes de fièvre.

«C'est moi Bianca, je suis ton souffle, je suis ce que tu rêves.» Et il devait sourire en s'abandonnant à ces paroles qui lui faisaient du bien.

A ces moments, il ne devait rester, entre eux que ce que les êtres peuvent donner de meilleur.

La bagarre n'était rien. C'était un incident semblable à ceux des casernes, où les soldats se battent et se réconcilient.

Mais il y a avait plus. Il y avait cet amour énorme contre lequel je ne pouvais pas lutter.

Il eut été atroce d'arracher, dans quelques jours, Francisco à Bianca.

Elle l'avait repris et elle le garderait. Il ne pouvait plus partir avec moi.

Je surprenais le doigt du destin. Les êtres extraordinairement purs et simples doivent rester entre eux. Cette joie que je voulais quotidienne, de dire merci à Francisco, merci pour le jour où il m'avait donné un grand bonheur simple dans une chambre d'hôtel, cette joie-là m'était désormais défendue. Encore une fois il ne fallait pas croire au bonheur!

J'avais tant attendu le moment où il m'aurait dit les choses les plus simples, avec un oeil clair, les mains amplifiant le jour à force de faire les choses les plus communes avec calme et sûreté. Les nuits auraient été trop longues pour attendre le matin et le voir, au loin sur l'eau, entouré de cette musique aigre et plaintive des mouettes, criant et se disputant.

Je me mordis les lèvres pour éviter une plainte. Tous les personnages de notre histoire revenaient. L'homme qui m'avait délivré un ticket pour Tarragone, le patron de la Fonda, bête et lourd, le garçon de café la caissière, tous ceux qui lui avaient souri et à moi aussi parce que j'étais avec lui.

Ils me disaient que notre histoire était une histoire si simple qu'elle n'avait pas pu durer, qu'elle ne devait pas durer parce que, si j'avais eu le bonheur d'être en France avec lui les gens m'auraient regardé fixement et avec hostilité dans la rue. Pour eux mon sourire, cet air de

sortilège et d'enchanteur tenant l'univers à sa disposition eut été une gifle. On ne pardonne pas à une marque de bonheur sur le visage d'un homme. Le bonheur c'était d'apprendre à vivre avec les cascades de chiffres, de plonger, la main dans des kilos de noix pour les vendre, de découper des tranches de viande et de les jeter sur des balances.

Et puis, aurais-je pu aimer sans rien dire. C'est si lourd à porter le poids d'un amour. Je n'y serais peut-être pas arrivé.

Il fallait accepter la vie, laisser réussir toutes les choses que deux êtres qui s'aiment peuvent tenter. Ils se marieraient et feraient leur voyage de noces dans une barque. Bianca appuiera sa main sur le bras fort et lourd et lui la regardera avec un calme enfantin.

Cette acceptation de l'ordre du monde me fit du bien. Elle m'apporta un peu de calme.

Quelques semaines auparavant la pensée de quitter Francisco me semblait intolérable.

A cette minute je le quittai, je faisais mieux j'associai Bianca dans le même amour pour la Terre qu'il m'avait donné. Ils seraient, tous les deux, le plus beau souvenir de mon voyage d'Espagne.

Mais il me fallait repartir seul. La pensée de ce dernier acte à accomplir avant de quitter pour toujours la mer qui mélangeait son odeur à celle du fleuve, me fit mal.

Je rentrai à la fonda et réveillai le patron.

— Préparez ma note. Je pars ce soir.

— Mais senor il n'y plus de train ce soir.

Devant mon silence il comprit que c'était une résolution.

La gare était encore ouverte. Dans la salle d'attente à peine éclairée je m'allongeai sur une banquette. En face de moi, le cuir d'un banc conservait l'empreinte d'un corps.

Par les vitres je devinais la mer houleuse et jetant sur la plage humide des paquets d'écume sale.

Un vent violent déchirait ces mêmes affiches de tourisme que je regardai il y a deux mois.

Je restai là, étendu sur le dos m'abandonnant au rythme du ressac et à la lente pulsation de l'espace. Je fermai les yeux et pour la première fois depuis mon enfance, pleurai. Je pleurai d'avoir pu être un homme.

En lisant «Travelingue» de Marcel Aymé

par Daniel

Je ne ferai pas l'éloge de Marcel Aymé pour la raison que les mérites de ce grand écrivain sont reconnus depuis longtemps. Ses romans, ses nouvelles et ses pièces de théâtre (quelques-unes ont été portées à l'écran) ont rencontré un succès immense et légitime. Marcel Aymé nous parle du monde, des choses et de la vie avec un réalisme parfois brutal mais jamais vulgaire. On ne trouva pas chez lui de ces images truculentes qui assurent aux auteurs sans génie une espèce de gloire d'ailleurs peu enviable. L'un des aspects du talent de Marcel Aymé c'est cet humour